

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 13 MARS, 1879.

No. 29.

## LE CHOIX D'UNE FEMME

“ Oh ! pauvre mère adorée, mon amour pour elle tient aux passions qui troublent le cœur et la tête. Auprès de Lydia, je ne me sens pas meilleur ; elle ne m'apaise point, elle m'aigrît et m'attriste. Mon amour est une souffrance ! ou plutôt est-ce de l'amour ? Non l'amour est une estime céleste, une fusion complète de deux âmes, et nous ne nous comprenons pas, nous ne nous comprendrons jamais. ”

“ Plains-moi et prie pour moi : Je lutte, et le combat que je soutiens contre moi-même m'épuise chaque jour davantage ”

“ Lydia ne me rendra point heureux dans le sens que j'attachais autrefois à ce mot ; mais cependant, si elle me préférerait, aurais-je le courage... ”

“ Adieu mère chérie, mère adorée, éclaire-moi de tes conseils, et rends un peu de calme au cœur de ton fils. ”

### X

Madame de Morenne répondit longuement à Marcellin.

Elle lui envoya plus qu'une lettre, un long cri d'amour maternel, expression d'une angoisse profonde et d'une soudaine inquiétude. Madame de Morenne s'alarmait vivement de la situation d'esprit de son fils. Elle comprenait qu'il n'aimait pas dans le sens magnifique et profond de ce mot, mais qu'il était amoureux. Il pouvait, entraîné par un sentiment violent qu'excusait sa jeunesse, et que devait rendre plus imprévu, plus fort, plus dangereux l'austère réclusion de son adolescence, fermer les yeux pour ne pas voir les défauts de Lydia, et tout attendre du temps, qui calme les têtes frivoles. La mère se préoccupait à juste titre. Les lettres de Marcellin lui avait montré Lydia ce qu'elle était réellement, une enfant adulée de tous, gâtée par la fortune, élevée dans un luxe qui amollit l'âme, confiée à des gouvernantes qui en avaient fait une jeune fille brillante sans songer à en faire une femme vertueuse : en un mot, une reine de salon, un type d'élégance, en qui tout était surface et vanité.

Elle ne savait de la religion que ce

qui est indispensable, et ne songait aux obligations qu'elle impose qu'une fois par semaine, quand elle sortait tenant à la main un riche livre d'Heures, et se rendait à l'église où, agenouillée sur une chaise de velours, elle laissait errer son regard des images saintes aux toilettes des femmes qui l'entouraient. Elle ignorait que la foi est une sauvegarde, une consolation, une espérance ; que sans elle les vertus morales ne tardent pas à s'évanouir sous le souffle pernicieux du monde ou l'orage des passions. La lettre de l'Évangile était une lettre morte pour elle ; il était de bon ton de se rendre à l'église, elle y allait voilà tout.

Marcellin se rendit compte de ces différences de sentiments qui élevaient entre lui et Lydia une nouvelle barrière. Il sentit qu'il y aurait toujours une part de lui, et la meilleure, en désaccord avec la pensée de celle qui devait être sa femme. Ses idées religieuses seraient sans cesse refoulées ou froissées, il lui faudrait en comprimer l'élan ou subir peut-être les railleries de mademoiselle de Charmont.

Cette grande inquiétude, Marcellin l'avait versée dans l'âme de madame de Morenne, qu'elle devait émuvoir plus que toutes les autres. Elle comprit que Lydia rendait son fils le plus malheureux des hommes ; cette mère si tendre, si dévouée, si complètement mère, crut qu'il était de son devoir de porter la lumière dans tous les plis du cœur de son enfant, dût-elle pour y arriver, le faire souffrir encore. Elle le plaignit, mais elle lui dit la vérité, elle pleura avec lui, et tout en l'appuyant contre elle, lui montra les épines de la voie dans laquelle il entraînait. Elle lui cita les magnifiques paroles de Lacordaire. “ A l'homme gravitant de l'adolescence à la maturité, il faut un attrait qui satisfasse à la fois sa jeunesse et sa force son besoin de renouvellement et d'avenir ; Dieu lui a préparé l'amour qui doit, s'il est vrai, c'est-à-dire pur, achever l'éducation de sa vie et le rendre digne d'avoir une postérité. ” Madame de Morenne terminait sa lettre par ces mots : “ Je t'en conjure, mon fils bien aimé, ne prends pour compagne de ta vie qu'une femme dont l'âme soit assez noble pour élever encore la tienne, l'intelligence assez haute pour te

comprendre, le cœur assez pur pour te purifier de plus en plus. ”

Marcellin baisa la lettre de sa mère, la relut et resta préoccupé pendant plusieurs jours.

L'hiver s'achevait ; les fêtes se succédaient avec une sorte de fureur, comme si on avait hâte de boire toute la lie des plaisirs tumultueux. M. de Charmont paraissait s'étonner du silence de Marcellin, qui ne faisait aucune allusion à l'époque du mariage. Lydia l'observait, et la coquette fille, craignant de lui voir secouer le joug qu'elle avait alourdi, se montrait remplie de douceur et de grâce, comme pour demander pardon de ses précédents capricieux.

Un drame intime se jouait entre ces deux jeunes gens : Lydia comprenait toute la noblesse de cœur de Marcellin ; quand elle le comparait aux autres hommes, elle s'étonnait de cette supériorité morale qui la séduisait tout en l'effrayant. Elle jouait avec ses tourments et sa jalousie ; elle voulait pousser jusqu'au bout l'épreuve commencée, parce qu'elle se croyait assez sûre de lui pour dire : “ quand je lui tendrai ma main, il la recevra à genoux. ”

Quelques semaines se passèrent ; le printemps amollissait l'atmosphère et développait les premières feuilles : M. de Charmont parlait déjà d'aller à la campagne.

On venait de dîner, Marcellin et Maurice avaient été invités ce jour-là ; Lydia proposa de faire une promenade à cheval.

Pendant qu'elle achevait sa toilette, les jeunes gens firent seller les chevaux et l'on se retrouva à l'entrée de la grande avenue des Champs-Élysées.

Le front de Lydia était soucieux, son geste saccadé ; elle courait avec une rapidité folle : on eût dit qu'elle éprouvait le besoin de s'étourdir ; les cavaliers la suivaient, échangeant avec elle des propos interrompus par la course. M. de Charmont commençait à être inquiet et recommandait la prudence à sa fille : mais Lydia, sans l'écouter, allait comme le vent.

Bientôt son cheval auquel elle rendait la main avec une témérité dangereuse, fut pris de vertige ; il ne courait plus, il fuyait ; c'était un ouragan passant le long des allées, solitaires à cette heure. Lydia, excellente